

La violence et le sacré *Malgré la nuit* de Philippe Grandrieux

Philippe Gajan

2010-2015 Les grands bouleversements
Number 175, December 2015, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79933ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2015). Review of [La violence et le sacré / *Malgré la nuit* de Philippe Grandrieux]. *24 images*, (175), 64–64.

La violence et le sacré

par Philippe Gajan

Lenz : « Je cherche Madeleine ». Ainsi commence le quatrième long métrage de fiction de Philippe Grandrieux. Comme une quête. On entre dans le brouillard, un brouillard épais, malsain, moite. C'est un avertissement... ici les contours sont plus flous, les certitudes s'estompent, nous sommes passés dans une autre dimension, aux pays des revenants (Lenz), dans les limbes de la mythologie. **Malgré la nuit** est un conte, un conte cruel, obscène et philosophique.

Lenz cherche Madeleine. En chemin, il croise Hélène et Lena. Lenz, Madeleine, Hélène, Léna... On ne peut pas ne pas être frappé par la similitude des noms. Comme si ce quatuor d'anges déchus ne formait qu'un seul et unique être, comme si chacun soulignait l'incomplétude de l'autre. Une incomplétude que suggère également l'abondance d'images superposées ou les fondus d'un visage à l'autre, comme autant de tentatives de recomposer le moment d'avant la rupture, d'avant la chute. Des images sublimes, une trame sonore envoûtante (à l'instar des scènes musicales qui nous renvoient au cinéma de Lynch) : le chemin tortueux et torturé de cette descente aux enfers de Lenz/Orphée est jalonné d'éclairs de beauté, mais s'apparente à un cauchemar, à un « bad trip » violent aux limites du monde et de l'inconscient.

Madeleine est le fil d'Ariane de ce labyrinthe hanté par un Minotaure qui rode partout et qui peut surgir à chaque instant. Au-delà du bien et du mal, au-delà de la morale, le cinéaste nous conduit dans une forêt de symboles dense et touffue, peuplée des peurs de l'homme, de l'homme primitif de **Sombre** en 1999, de **La Vie nouvelle** en 2002, d'**Un lac** en 2008, de l'homme ou plutôt de la femme de la trilogie (**White Epilepsy** en 2012, **Meurtrière** en 2015, plus un troisième volet à venir). Drogue, violence, sexualité avilissante, torture, meurtre, rien n'est épargné au spectateur, tout est affronté par le cinéaste. La lumière lutte contre les ténèbres, le combat est dantesque. Le film est une valse de visages, de corps, une geste artistique qui ose la dissolution dans l'abstraction, qui ose les itinéraires fondamentalement autodestructeurs. Ici amour et haine se confondent, se fusionnent, se renforcent, s'anéantissent dans un mouvement constant. Louis intentionnellement accepte de s'humilier devant Lena pour pouvoir plus tard la haïr plus fort, pour ne plus pouvoir lui pardonner. Le moteur de Lena est la jalousie, une jalousie extrême qui la consume tout entière. « Je ne comprends pas la beauté, je ne comprends pas son pouvoir sur moi. », dira-t-elle.

« Je crois que les souvenirs sont plus beaux, plus forts dans les livres. Pour avoir les souvenirs des autres, je pique dans la littérature » dit le gentil Louis, l'amant transi de Lena. Madeleine est-elle alors un souvenir, une photo, une image ? Madeleine est-elle celle de Proust ? Madeleine : l'amante, la fille, la mère de Lenz, mais aussi la prostituée, la victime. Madeleine est un mystère, de ces mystères à valeur quasi mystique. Madeleine est toutes les femmes, jusqu'à la dernière image du film, celle qui ne sera révélée qu'après le meurtre du père. Elle est celle des écritures, pécheresse, compagne

« Il se peut que la beauté ait renforcé
notre résolution »



et sainte. Il y a peut-être une lecture psychanalytique de l'œuvre à faire. Il y a surtout le refus radical de Philippe Grandrieux de se résoudre à donner du sens, un sens ou une essence à l'homme. Il y a surtout une sidération, le sentiment d'avoir été plongé dans un corps cerveau profondément malade, au tréfonds de la dépression, au point de la ressentir physiquement. D'où la nausée, d'où la sensation d'avoir été sali.

Diamant noir, œuvre dérangement, œuvre monstre... Il est peut-être impossible d'aimer **Malgré la nuit**. Il est tout aussi impossible de ne pas être dérangé par l'expérience. Philippe Grandrieux va plus loin, plus fort qu'il n'a jamais été. Certes, le cinéaste n'a jamais ménagé son spectateur. Film après film, il expérimente la face sombre de la psyché humaine et ce faisant, la mise en stupeur. Est-il allé trop loin, cette fois-ci ? Le film provoque des sentiments extrêmes et c'est ce qui lui sera reproché. Mais c'est également ce qui fait tout le prix de cette expérience. Grandrieux s'oppose radicalement à l'idée du spectacle consensuel. Si d'une certaine manière il prend le spectateur en otage, il ne le prend pas par la main. Il ira jusqu'à l'outrage s'il le faut pour bouger la ligne de front et provoquer un électrochoc. 24

France, Québec, 2015. Ré. : Philippe Grandrieux. Scé. : Philippe Grandrieux, Bertrand Schefer, Rebecca Zlotowski, John-Henry Butterworth. Ph. : Jessica Lee Gagné. Mont. : Françoise Tourmen. Mus. : Ferdinand Grandrieux. Son : Konstantin Sakellaropoulos. Prod. : Catherine Jacques, Stéphanie Morissette, Nicolas comeau. Int. : Kristian Marr, Ariane Labeled, Roxane Mesquida, Paul Hamy, Johan Leysen, Sam Louwyck, Gabrielle Lazure. 150 minutes. Dist. : Axia Films